Document généré le 16 avr. 2024 00:45

Études littéraires africaines

Une histoire au présent

Van REYBROUCK (David), *Congo. Een geschiednis*. Amsterdam : De Bezige Bij, 2010, 680 p. ; *Congo. Une histoire*. Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin. Arles : Actes Sud, coll. Lettres néerlandaises, 2012, 864 p.

Daniel Delas

Numéro 35, 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1021714ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1021714ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2013). Compte rendu de [Une histoire au présent / Van REYBROUCK (David), *Congo. Een geschiednis*. Amsterdam : De Bezige Bij, 2010, 680 p. ; *Congo. Une histoire*. Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin. Arles : Actes Sud, coll. Lettres néerlandaises, 2012, 864 p.] *Études littéraires africaines*, (35), 119–123. https://doi.org/10.7202/1021714ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À propos de *Congo. Une histoire*, de David Van Reybrouck

Une histoire au présent

Comment expliquer que *Congo. Une histoire* [1], publié en 2010 en néerlandais, ait obtenu immédiatement, malgré sa présentation austère, sans illustrations ni cartes ni fac-similé, sans campagne de lancement particulière, un fort succès de librairie nécessitant plusieurs retirages ? Comment expliquer qu'une semblable fortune éditoriale ait accueilli sa traduction en français en 2012 aux éditions Actes Sud ? Le livre est pourtant un pesant volume de 711 pages doté d'un solide appareil critique de type universitaire : « justification des sources » (33 pages), « bibliographie » (25 pages), « notes » (21 pages) et « index des noms propres et des sujets traités » (24 pages) ! Tous les ingrédients sont là pour détourner le grand public d'acquérir ce genre de pavé, dont la vente en général ne dépasse pas deux à trois cents exemplaires. Au-delà des explications classiques données en quatrième de couverture, relevant de l'appréciation stylistique (« stylistiquement unique, savant, flamboyant », dit une critique norvégienne), de la jeunesse de son auteur (né en 1971) ou de la qualité de son riche parcours (« il a étudié l'archéologie, l'histoire et la philosophie »), c'est dans ce que l'on a longtemps appelé l'histoire des idées qu'il faut chercher une explication plus argumentée, plus précisément dans l'histoire des représentations, donc dans l'histoire de l'histoire.

L'histoire a été et est souvent encore ornée d'une majuscule de majesté tant elle a eu un statut prestigieux au XIX^e^ siècle, accompagnant la foi dans une marche irréversible de l'humanité vers le progrès. Pierre Larousse, qui représente bien en France l'intellectuel de ce temps, reconnaissait à l'Histoire un statut équivalent à celui de la théologie dans les siècles anciens ; il croyait en l'Histoire et en sa vocation à éclairer cette marche triomphale dirigée par l'Occident. Les catastrophes survenues au XX^e^ siècle ont mis à mal cette vision

[1] VAN REYBROUCK (David), *Congo. Een geschiednis*. Amsterdam : De Bezige Bij, 2010, 680 p. ; *Congo. Une histoire*. Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin. Arles : Actes Sud, coll. Lettres néerlandaises, 2012, 864 p. (désormais *DVR*). *Congo* a été primé en 2012 par le prix Médicis de l'essai et en 2013 par le prix Aujourd'hui.

optimiste, le futur s'est fermé et l'homme s'est installé dans le présent. L'avenir, plus encore qu'imprévisible, est devenu « infigurable », selon l'expression de Marcel Gauchet [2], qui ajoute : « Il est l'inconnu vers lequel nous fonçons à une vitesse accélérée et avec des moyens toujours plus grands, sans qu'il nous soit d'ailleurs demandé d'y songer. Car ce n'est pas seulement qu'il n'a plus de visage assignable, c'est qu'il ne représente plus un pôle d'identification collective renvoyant à une responsabilité assumée en commun ». Notre temps est désormais celui d'un présent omniprésent : nous sommes installés dans le « présentisme », pour reprendre le terme de François Hartog [3]. Chassée du futur, l'Histoire a cédé la place à la mémoire : « à Clio a succédé sa mère, Mnêmosunê : Mémoire, la mère des Muses ». La mémoire est désormais le maître-mot qui justifie tel ou tel regard sur un passé qu'il ne s'agit plus de reconstruire mais de faire revivre, d'évoquer.

> Aujourd'hui, dans un certain nombre de situations, on recourt à elle, non pas en complément de ou en supplément à, mais bien en remplacement de l'histoire. Elle est clairement une alternative à une histoire qui, estime-t-on, a failli, s'est tue : l'histoire des vainqueurs, et non des victimes, des oubliés, des dominés, des minorités, des colonisés. Une histoire claquemurée dans la nation, avec des historiens au service d'une histoire, au fond, « officielle ». Et l'on fait appel, ici et là, à la mémoire comme offrant une « alternative thérapeutique » à un discours historique qui n'aurait jamais été, pour finir, qu'une « oppressive fiction » [4].

Dans ces conditions, le témoin se substitue à l'historien, lequel est lui-même invité à entrer dans l'histoire à la place d'un témoin. Depuis le procès Eichmann de 1961, nous sommes d'ailleurs désormais tous enrôlés dans « l'ère du témoin » [5] : nous ne voulons ni ne pouvons plus surplomber le cours de l'histoire du passé, en le

---

[2] GAUCHET (Marcel), *La Condition politique*. Paris : Gallimard, coll. Tel, n°337, 2005, 557 p., cité dans HARTOG (François), *Croire en l'histoire*. Paris : Flammarion, 2013, 309 p. ; p. 30.

[3] *Cf.* HARTOG (François), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris : Le Seuil, coll. La Librairie du XXI^e^ siècle, 2003, 257 p. (rééd. Coll. Points, 2012)

[4] KLEIN (Kerwin Lee), « On the Emergence of Memory in Historical Discours », *Representations*, n°69, 2000, p. 145 ; cité dans HARTOG (François), *Régimes d'historicité…*, *op.cit.*, p. 53.

[5] Selon l'expression d'Annette Wieviorka dans *L'Ère du témoin* (Paris : Plon, 1998, 185 p.).

regardant de l'extérieur, nous désirons être dans l'événement, en son intérieur même, pour « le remonter en dedans » comme a si bien dit Péguy dans Clio ; le risque est de céder aux facilités du réquisitoire contre, si à la mode aujourd'hui, en pensant pouvoir écrire une contre-histoire révélant les mensonges de l'histoire officielle, à la manière de Michel Onfray [6] ou de certains historiens se réclamant de l'anti- et du post-colonialisme militant.

Ce nouvel esprit historique, dans ce qu'il a de positif, apporte un renouvellement de notre relation au monde en donnant potentiellement la parole à tous. Le témoin ne maîtrise pas bien la langue normée ? Il a le droit de s'exprimer, et la tâche de l'historien-chroniqueur est de l'accompagner [7], puisque le témoin est le seul garant. Le témoin tient-il des propos insupportablement racistes ? « Je dois écouter, faute de quoi je ferais précisément ce qu'eux font depuis des siècles avec les Noirs : les condamner sans faire la moindre tentative pour les comprendre » [8].

*

C'est sur ce fond idéologique de renouveau historique que se situe l'essai de David Van Reybrouck.

Quoique le Congo tienne son nom du fleuve qui en traverse le territoire, l'histoire de cet immense pays ne peut être réduite à, ni déduite de ce que l'on voit en remontant ou en descendant ce fleuve, sans descendre du bateau, à la manière de Gide ou de Conrad à l'époque coloniale. D'ailleurs, il n'y a plus guère de navigation fluviale sur le Congo, pas plus qu'il n'y a de circulation routière facile pour parcourir le pays.

Le livre de Van Reybrouck, qui tient du récit de voyage autant que de l'enquête historique, n'entrera donc pas dans l'histoire du Congo par le fleuve ou par la route, mais en suivant les chemins sinueux de la parole mémorielle. « Sinueux », comme le fait comprendre Musil dans *L'Homme sans qualités*, lorsqu'il explique que

> la trajectoire de l'Histoire n'est pas celle d'une bille de billard qui, une fois découlée, parcourt un chemin défini ; elle ressem-

---

[6] *Contre-histoire de la philosophie*, 9 volumes publiés (Paris : Grasset, 2006-2013).

[7] Ce qu'exemplifie bien le livre de Serge Amisi : *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain. Carnets d'un enfant de la guerre*. Traduit du lingala par l'auteur avec le concours de Jean-Christophe Lanquetin, remanié par Raharimanana. La Roque-d'Anthéron : Vents d'ailleurs, coll. Fragments, 2011, 253 p.

[8] VAN REYBROUCK (David), *Le Fléau*. Récit traduit du néerlandais (Belgique) par Pierre-Marie Finkelstein. Arles : Actes Sud, coll. lettres néerlandaises, 2008, 410 p. ; p. 328.

> ble plutôt au mouvement des nuages, au trajet d'un homme errant par les rues ; dérouté ici par une ombre, là par un groupe de badauds ou une étrange combinaison de façades et qui finit par échouer dans un endroit inconnu où il ne songeait pas à se rendre [9].

Une histoire ainsi conçue plonge dans la multiplicité kaléidoscopique d'une réalité qui ne relève ni du récit réaliste classique mené à la manière linéaire de Balzac ni de l'histoire surplombante de Fustel de Coulanges. Au risque d'une inflation latente, et donc d'un inachèvement principiel, puisqu'elle s'inscrit dans le régime de la simultanéité. On a cité Musil mais on peut songer aussi à Proust, à Pound ou à Pérec [10], qui, les uns comme les autres, n'ont pas véritablement pensé leur œuvre comme achevable.

Le succès rencontré par le livre de Van Reybrouck s'explique assurément parce qu'il s'est installé avec conviction et simplicité sur le terrain mobile de ce présentisme où s'abolissent les frontières entre littérature, histoire et anthropologie. Il dit d'ailleurs dans ses « remerciements » en fin de lecture : « je fais manifestement partie des écrivains qui écrivent tout simplement les livres qu'ils ont eux-mêmes envie de lire » (p. 597). Sans renier l'inscription sur une toile de fond régie par la chronologie, il choisit de « donner la parole à autant de voix congolaises que possible », à partir de « perspectives locales ». Sans songer bien entendu à s'associer au messianisme révolutionnaire de Césaire ou de Lumumba puisqu'il est belge et blanc ; non, simplement en trouvant des « témoins vivants, des personnes désireuses de partager avec [lui] le récit de leur vie, même les banalités » (p. 19). Il ne fait pas le récit de la vie des héros, des grands acteurs de l'histoire, de ceux qui ont cru faire l'histoire, mais « des Congolais ordinaires à propos de leur vie ordinaire » (p. 20). Il situe son histoire dans cette « ère du témoin », si insistante aujourd'hui, et il déploie dans cette quête des témoins une empathie, un enthousiasme et une énergie remarquables, comme en témoigne la présentation, dans l'introduction, de son « grand témoin », Nkasi, à qui est dédié le livre et qui se dit né en 1882 et donc âgé, à l'époque de la première rencontre, en 2008, de 126 ans. Certes, le fonctionnement de la mémoire du vieil homme connaît des flottements mais, écoutée attentivement, elle laisse remonter, par bouffées, toute l'histoire du Congo, celui de

---

[9] Cité par François Hartog, dans *Croire en l'histoire*, *op. cit.*, p. 189.

[10] On songe bien sûr à l'inachèvement de *La Recherche*, des *Cantos* et au brillant *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Pérec.

Léopold II, de Stanley, de Kimbangu, puis de Lumumba, de Mobutu et de Kabila. La vie de Nkasi et la vie des Congolais s'entre-tressent sans trêve, au niveau du quotidien, de la rumeur, d'un vécu ordinaire.

De cette nouvelle histoire (sans majuscule), à l'écoute des voix qui font résonner le passé dans le présent sans prétendre à une objectivité (sur)plombante, sort un essai dont le caractère littéraire explique le vif succès. Littéraire à la manière des écrits littéraires contemporains, combinant, comme le font les écrivains-voyageurs dont la vogue est aujourd'hui majeure, rencontres vivantes, suivi autobiographique, restitution de parole. Cette modernité littéraire est aussi liée au simultanéisme [11] auquel aboutit nécessairement, dans un pays aussi grand et divers que le Congo, l'intervention de tant de témoins et d'informateurs : « J'ai été très souvent nourri par les idées d'une multitude de personnes, à commencer par les innombrables informateurs que j'ai mis en scène » (p. 598). « Mis en scène », le terme est juste. On pourrait parler aussi d'une mise en symphonie qui réussit à faire sentir plus que comprendre le passé à son lecteur : « Le passé ne se montre plus jamais, il se laisse parfois palper, tout au plus. Il nous fait nous sentir nous-mêmes » [12].

■ Daniel DELAS

David Van Reybrouck : « Le Congo est un État en faillite » (propos recueillis par Tirthankar Chanda)

Congo. Une histoire *(Actes Sud, 2012), de David Van Reybrouck, est paru en 2010 en néerlandais à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance du Congo, anciennement le Zaïre. Ce best-seller inattendu en Belgique flamande et aux Pays-Bas a été vendu à ce jour à 250 000 exemplaires. En cours de traduction dans une dizaine de pays, il a valu à son auteur le prestigieux prix littéraire Ako – le Goncourt néerlandophone – et le Prix Médicis pour l'essai (2012) en France ; plus récemment, il a également remporté les éditions 2013 du prix Aujourd'hui et, ce qui est plus inattendu, le prix Mahogany ; sa traduction française a aussi été primée. Archéologue*

[11] Le simultanéisme est consubstantiel au développement de l'expression artistique au XX^e^ siècle ; il s'agit de démultiplier les références spatiales et les voix locales à l'intérieur du temps de l'histoire. En peinture, on songera aux Delaunay, en poésie à Pound, dans le roman à Joyce, Dos Passos ou Simon.

[12] VAN REYBROUCK (David), *Le Fléau*, *op. cit.*, p. 387.